

## LE MOT COMME ELEMENT D'UNE LANGUE

ROMAN INGARDEN

*Présidence: J. Ebbinghaus*

Le problème de la signification du mot ou du sens de la proposition est bien difficile à résoudre, si on ne distingue pas les différents phénomènes linguistiques. La distinction entre «parole» et «langue» faite par Saussure n'est pas suffisante. On doit distinguer: 1) la parole = les processus de parler réalisés par l'homme dans un discours ou dans la pensée; 2) les unités concrètes de langage = allocutions, discours, improvisations qui se forment pendant que l'on parle; 3) les unités fixées (écrites) de langage = les œuvres littéraires ou leurs parties; 4) un système de fonctions *systematiques* d'une langue particulière (française, polonaise) ou des langues spéciales (argot); 5) une sélection de types possibles d'une langue «normalisée», «correcte»; 6) un système de normes (règles) linguistiques de deux genres différents, comme «normes» qui disent «comment il faut» parler ou écrire, et comme «normes» qui constatent des faits linguistiques réels dans une époque déterminée; 7) la langue comme œuvre unique de l'humanité.

Dans chaque cas, la structure du tout et de ses éléments est différente, aussi bien que les propriétés et les fonctions de ces éléments. Je me borne ici à la description des faits correspondant au n° 4.

Une langue est une entité singulière intersubjective qui se forme dans un temps historique et dans une société humaine déterminée qui la produit et la transforme. Chaque langue a ses traits caractéristiques qui la distinguent des autres langues. Elle évolue d'une façon déterminée non seulement par les conditions sociales, politiques, mais aussi individuelles. Elle a en conséquence une histoire différente tant de l'histoire de la parole que de l'histoire de la littérature écrite dans cette langue. Elle se distingue aussi de l'ensemble des unités distinguées dans les cas 2 et 3. L'essence d'une telle langue est le problème central de la philosophie du langage, problème qui n'est pas ici notre sujet. Pour déterminer provisoirement ce que c'est qu'une langue, il faut indiquer les entités qui entrent dans sa composition, à savoir: 1) un ensemble (variable dans le temps) de mots qui possè-

dent toujours un son (typique) et une (ou parfois plusieurs) signification(s); 2) un ensemble de «formes» grammaticales des mots (déclinaison, conjugaison) qui forment un système déterminé; 3) un ensemble de «façons de parler» typiques; un système des fonctions syntaxiques, une sélection de types possibles de propositions et de phrases; 6) un ensemble de fonctions possibles d'expression et d'action linguistique sur autrui. Toutes ces «formes» d'une langue déterminée sont impliquées dans un processus d'évolution et de transformation graduelles.

Il faut ensuite expliquer ce qu'est le mot comme élément d'une langue concrète (mot<sub>1</sub>) et quel est son rôle dans cette langue (par mot<sub>2</sub> je comprends le mot comme élément d'une unité de langage).

Le mot<sub>2</sub> est en principe tel qu'il peut y avoir beaucoup de mots «pareils» dans une seule ou dans différentes unités de langage (par ex. le mot «père» se répète tant de fois dans le *Cid* de Corneille). Au contraire chaque mot<sub>1</sub> dans une certaine langue est unique. Ce qui décide de son identité c'est un certain son (typique) et une signification déterminée (parfois plusieurs significations, mais cette homonymie ne peut pas dépasser certaines limites si l'on veut que l'identité du mot ne soit pas voilée, malgré l'identité de son). C'est ce qui arrive, p.e. si les significations appartiennent à différentes catégories sémantiques et «n'ont entre elles rien de commun». Dans ce cas l'identité du son n'est qu'apparente, il y a alors deux mots différents (neuf=neun et neuf=neu, sale=schmutzig et la salle = der Saal, son=sein et le son=der Klang). Le son d'un même mot<sub>1</sub> dans divers dialectes possibles d'une même langue peut varier, mais pas, au point que l'auditeur ne le perçoive plus sous l'aspect d'un même son typique.

Entre un mot<sub>1</sub> et le même mot<sub>2</sub> il y a certaines différences dans leur son et dans leur signification dont les plus importantes sont les suivantes: a) au moment où nous employons un mot<sub>2</sub> dans une unité concrète de langage, surgissent normalement dans son aspect sonore certaines modifications de caractère nouveau qui se surajoutent au son du «même» mot<sub>1</sub>. Voici leurs sources: 1° les autres mots<sub>2</sub> qui l'entourent dans cette unité de langage provoquent l'apparition, sur le son typique de ce mot, de nouveaux caractères sonores, changeant selon l'entourage en question; 2° la place du mot donné dans la phrase et sa fonction syntaxique produisent une accentuation différente; p.e. le sujet d'une proposition est accentué d'une manière différente d'une apposition; la hauteur de la voix varie selon la place du mot conformément à ce qu'on appelle la «mélodie de la phrase», caractéristique pour la langue en question. Le même mot<sub>1</sub> est privé

de ces modifications, mais il les admet: toutes ces modifications possibles n'altèrent pas son identité; 3° les fonctions grammatico-syntaxiques du mot<sub>2</sub> comportent des transformations de la «forme» grammaticale du son du mot<sub>1</sub> (les cas, le nombre, le genre, la personne, le temps etc.). Le mot<sub>1</sub> ne possède pas toutes ces formes sonores, il les admet seulement comme certaines possibilités de variation ou de complément de son son. Ce son typique de base «perce» d'habitude à travers toutes les modifications que subit le mot<sub>1</sub> quand on l'emploie dans diverses unités concrètes de langage. Il se fait remarquer comme un aspect caractéristique pour le mot<sub>1</sub>, comme une marque décisive pour son individualité et unicité dans le système d'une langue déterminée.

b) les différences de signification entre un mot<sub>1</sub> et des mêmes mots<sub>2</sub> sont aussi bien des différences structurelles que des différences de matière. Le mot<sub>1</sub> constitue un tout bien délimité et isolé, le mot<sub>2</sub> au contraire «se lie» ou mieux «s'unit» dans sa signification avec d'autres significations, en une unité du sens d'une unité de langage qui, bien qu'elle reste articulée, constitue un tout d'un degré supérieur. Beaucoup plus importantes sont ces différences entre le mot<sub>1</sub> et le mot<sub>2</sub> qui apparaissent dans la structure interne de la signification. Ces différences varient selon des catégories sémantiques, elles sont différentes, p.e. pour un verbe et pour un nom. Je me borne ici à décrire celles qui concernent le nom.

La signification d'un nom<sub>1</sub> contient différents éléments, entre autres: 1) un indice nominal qui se dirige vers l'objet nommé, 2) le contenu matériel, 3) le contenu formel, 4) des moments intentionnels à l'aide desquels le nom peut accomplir différentes fonctions syntaxiques dans des unités de langage d'ordre supérieur, p. ex. dans une proposition. Le contenu matériel qui détermine les propriétés de la chose nommée contient plusieurs moments de deux espèces: comme des constantes et comme des variables (moments génériques et moments des traits individuels). Ils peuvent s'y trouver dans un état actuel ou bien potentiel (explicite ou implicite). Si nous nous bornons ici aux noms généraux, on peut dire que la signification d'un nom isolé (mot<sub>1</sub>) possède l'indice nominal potentiel et variable. Dans un contexte, au contraire, pour un nom<sub>2</sub> cet indice est actuel et stabilisé ou au moins limité dans sa variabilité. Certains moments variables dans un nom isolé (p.e. un triangle) se changent en moments constants, si ce nom devient (comme mot<sub>2</sub>) élément d'une proposition (dans un triangle équilatéral les quatre points singuliers se couvrent). Le contexte dans lequel se trouve un nom actualise certains moments potentiels du contenu matériel de la signification du nom<sub>1</sub>.

Les moments purement potentiels d'un nom isolé s'actualisent de différentes façons selon la fonction qu'un nom accomplit dans une proposition (comme mot<sub>2</sub>), p.e. comme sujet ou comme objet ou bien comme une détermination du sujet. On trouve des différences analogues dans la signification d'un verbe (isolé ou en contexte) ou d'un facteur logique.

Les faits que nous venons de mentionner nous décident à reconnaître qu'un mot<sub>1</sub> est autre chose que le «même» mot<sub>2</sub> dans un contexte tout-à-fait déterminé (<sup>1</sup>). Il y a donc deux questions qui se posent: qu'est-ce qu'un mot<sub>1</sub> comme élément d'une langue déterminée, et qu'est-ce qu'un mot<sub>2</sub>? Plusieurs réponses s'offrent ici, et c'est précisément de la réponse à cette question que dépendent les conditions de la connaissance des significations des mots particuliers et des constructions linguistiques de différents genres, et par conséquent aussi le «teaching of meaning» — le problème que se pose M. Findlay.

Or il y a maintes conceptions du mot<sub>1</sub>. Les plus importantes et peut-être les plus connues sont les suivantes:

1) Le mot<sub>1</sub> est précisément la même chose que des cas particuliers du son «usage» dans divers contextes, donc la même chose que le mot<sub>2</sub>. C'est une conception qui est en contradiction avec les faits mentionnés ci-dessus.

2) Les mots<sub>2</sub> sont des individus, des exemplaires d'une espèce; par contre le mot<sub>1</sub> corrélatif, c'est l'espèce même de ces individus. Suivant l'un ou l'autre point de vue philosophique, le mot<sub>1</sub> serait une sorte d'idée platonicienne, ou une espèce au sens de telle ou telle autre conception empiriste. Une langue déterminée dans sa partie purement lexicale ne serait pas composée de mots, mais de leurs espèces, auxquelles correspondraient des mots, comme des individus prenant part aux unités concrètes de langage et liés rigoureusement à la parole.

3) Le mot<sub>1</sub>, par opposition aux mots<sub>2</sub> corrélatifs, serait un nom général pour ces derniers. Dans ce cas une langue déterminée dans sa partie lexicale ne serait qu'une métalangue, composée seulement de noms qui auraient pour objets des mots<sub>2</sub> apparaissant dans des unités concrètes de langage.

4a) Le mot<sub>1</sub> ne serait pas un mot, mais une règle déterminant les propriétés des mots<sub>2</sub> qui décident de la manière de s'en servir. La

(<sup>1</sup>) On peut montrer qu'une proposition n'est pas toujours complètement déterminée, p.e. dans le cas où elle constitue un membre d'un contexte d'ordre supérieur. Sur toutes ces questions cf. *Das literarische Kunstwerk*, chap. V.

langue, dans sa partie lexicale, formerait dans ce cas un ensemble de propositions définissant des propriétés générales des mots<sub>2</sub> — individus. Ces règles — conçues normativement — formeraient des directives selon lesquelles il convient de former les sons et les significations des mots<sub>2</sub>. De là il est déjà facile de passer à une conception normative de la langue, selon laquelle celle-ci ne serait que sa grammaire, conçue normativement.

4b) Le mot<sub>1</sub> n'est rien d'autre qu'une régularité, abstraite d'un certain nombre de cas individuels, dans lesquels elle est réalisée *in concreto*. Ces cas de sa «réalisation» ne sont autre chose que «mots-individus<sub>2</sub>». Aussi dans ce cas une langue déterminée dans sa partie lexicale ne serait pas composée de mots, mais de quelque chose qui en est différent. Il n'est pas facile de décider positivement ce que doit être cette régularité «abstraite». Les conceptions qui s'en offrent dépendant du point de vue philosophique général duquel on traite les régularités abstraites de chaque sorte (1).

5) Le mot<sub>2</sub> aussi bien que le mot<sub>1</sub> sont tous les deux des produits intentionnels de la pensée concrète, mais le mot<sub>1</sub> est un produit dérivé et d'ordre supérieur. Il résulte d'un processus historique particulier, qui demande une entente mutuelle des membres d'une même communauté linguistique. Fait partie de ce processus une réflexion sur les éléments des unités de langage et une construction consciente d'un système linguistique, tant dans la pratique linguistique elle-même, que dans l'action en vue de construire une langue comme instrument à divers buts (par exemple pour la maîtrise cognitive d'une réalité, pour exercer une action sur les autres, pour s'entendre dans une action commune, pour concrétiser les valeurs artistiques, etc.). Selon cette conception, une langue déterminée dans sa partie lexicale se compose de mots<sub>1</sub>, mais de mots doués d'une signification en général beaucoup plus riche que les mots<sub>2</sub> et en même temps d'une signification comprenant beaucoup plus de moments potentiels. Et le son d'un tel mot, c'est une forme sonore typique (Gestalt) à laquelle sont coordonnés, comme ses concrétisations individuelles apparaissant dans diverses variations permises, des sons particuliers des modifications de différents dialectes et les sons correspondant aux mots<sub>2</sub> particuliers.

Il ne m'est pas possible de discuter ici ces conceptions. Mais je dois dire qu'à mon avis, seule la conception 5 est acceptable, prise naturellement dans un état plus élaboré qu'ici.

(2) Les conceptions 4a et 4b constituent des interprétations possibles du point de vue de Trubecki.

## DISCUSSION

M. le prof. DE WAELHENS

Il paraît difficilement contestable que le problème-clef de l'exposé de M. Ingarden est celui de la distinction qu'il pose entre le mot<sub>1</sub> et le mot<sub>2</sub>. Or il semble que cette distinction, qui concerne des niveaux de langage, soit en fait très difficile, voire impossible à exercer d'une manière rigoureuse.

Un dictionnaire, par exemple, constitue le répertoire-type des mots<sub>1</sub> pour une langue donnée. Mais ou bien ce répertoire se borne à établir une liste de signes qui, réduits à eux-mêmes, ne signifient rien et perdent par conséquent leur valeur de signes, sans que même la liste puisse jamais prétendre à cette utilité minimale de dresser l'inventaire exhaustif de tous les mots en usage dans une langue donnée, la notion même d'un tel inventaire étant absurde. Ou bien ce sens est fourni. Il est alors fourni de la seule façon qui soit possible, c'est-à-dire par d'autres mots et sous forme de définitions. Mais, du coup, il devient évident que tout ce qui est ainsi défini l'est au moyen de mots<sub>2</sub> et ne recèle d'autre sens que présenté par amalgame de mots<sub>2</sub>. Par exemple au mot «chaise» — mot<sub>1</sub> selon la terminologie de M. Ingarden — Littré donne «Siège à dossier et ordinairement sans bras». On ne peut douter que tout ce qui se trouve entre les guillemets sont des mots<sub>2</sub>, c'est-à-dire un usage particulier de mots<sub>1</sub> (siège, à, dossier, etc.), lequel, si je veux le préciser, me renvoie à des mots<sub>2</sub> (siège: meuble fait pour s'asseoir). Et ainsi de suite.

Reste il est vrai la typique du signe comme tel. Mais si nous négligeons le signe écrit ou imprimé, — qui n'existe qu'à partir du signe parlé, — les difficultés sont semblables. Où est la prononciation normative du mot<sub>1</sub> et par qui sera-t-elle faite ? De surcroît certains mots subissent des métamorphoses totales, sans que pourtant il soit facile de décider si certains usages concrets (donc des mots<sub>2</sub>) de ce mot sont ou non des mots<sub>2</sub> du mot<sub>1</sub> originaire. Soit par exemple le mot<sub>1</sub> *aller*. «Ira» et «va» sont-ils des mots<sub>2</sub> de *aller*, (dont ils sont totalement différents et dont on ne peut pas dire qu'ils se bornent à présenter «certaines possibilités de variation ou de complément de son son») ? Ou bien fera-t-on de «ira» et «va» des mots<sub>1</sub>, qui se transforment en mots<sub>2</sub> dans «il ira en ville», «il ira me voir» ? Mais alors où s'arrêtera-t-on ? L'objection est d'autant plus grave que d'autres formes d'*aller*, comme «alla», «allons», sont tenues d'après les critères de M. Ingarden, pour des mots<sub>2</sub> du mot<sub>1</sub> *aller*. Peut-on admettre que

diverses formes d'un même verbe — p.ex. le passé «*alla*» et le futur «*ira*» — soient placés à des niveaux linguistiques différents ?

Ces difficultés ne montrent-elles pas que, finalement, la distinction entre le mot<sub>1</sub> et le mot<sub>2</sub> ne peut s'exercer ou perd toute portée ?

Il nous semble d'ailleurs que ces difficultés surgissent fatalement chaque fois qu'on pose un problème linguistique au niveau du *mot*. Si M. Ingardén n'énumère pas moins de cinq ou six fausses solutions au problème du statut du mot<sub>1</sub>, c'est peut-être parce qu'à son niveau aucun problème de philosophie du langage ne peut se poser exactement. C'est là peut-être une des plus grandes acquisitions de la linguistique moderne.

Au surplus, même à des niveaux d'expression supérieurs au mot — comme celui de la phrase par exemple — il nous semble qu'un problème de philosophie du langage *quel qu'il soit* demeurera toujours étroitement dépendant, dans sa texture et ses perspectives, d'une phénoménologie générale de l'intention linguistique. «*Wozu Wörter ?*»

Il apparaît bien que sur ce point — qu'il ne nous est pas possible de développer — on doit d'abord caractériser l'intention linguistique par l'exercice de la dialectique de la présence et de l'absence. Tout usage de la parole ou de la langue institue la présence réelle de signes en vue de signifier ce que ces signes ne sont pas et qui demeure absent dans le signe. On vise l'absent par le présent, mais l'absent n'y est pas *simplement* absent, comme le présent n'y est pas *simplement* présent. Le signe n'est présent que *pour* un au-delà de lui-même.

On peut creuser davantage cette intention. On verra alors que le signe est moyen de maîtriser l'absence sans l'abolir. Mais pourquoi ? On répondra que toute constitution de sens — à quoi tend la présence de l'homme au monde — suppose la mise en perspective de ce qui est à comprendre, relativement à plusieurs autres choses, à la limite relativement à toutes les autres choses. Si cette mise en perspective devait *effectivement* comporter le maniement réel de tous les objets à mettre dans l'ordre proposé, elle serait simplement et à tous les coups impossible. Il faut donc que des *substituts* des choses — substituts dont j'ai la maîtrise exhaustive — permettent l'épreuve des diverses mises en perspective, dont surgissent autant de sens possibles pour la chose. C'est à quoi pourvoit le langage.

Un exemple célèbre nous apporte le commentaire de ces thèses. Freud, observant un tout jeune enfant, sans doute son petit-fils, qui relance et reprend inlassablement une vieille bobine de fil, en s'écriant chaque fois «*Fort — da* (au loin — ici)», se demande quel peut être le ressort et la portée de ce jeu. Il nous explique ceci :

au commencement l'enfant fait un avec le corps et la présence de sa mère. Tout éloignement de celle-ci lui est arrachement et mort. Tout retour, renaissance et vie. A ces alternances, il est pris tout entier. Mais cet indigent amour est — comme tout amour — fils de Ressource et de Pauvreté. Il cherche le moyen de surmonter son asservissement en le symbolisant. La bobine — qui, pour lui, signifie le corps maternel — est tantôt loin, tantôt proche de lui. Mais — c'est le cas de le dire — il tire la ficelle de ces absences-présences. Il s'en affranchit en les réglant. Mais pour cela il a dû échanger l'immédiate réalité du corps maternel contre un signifiant de celui-ci, que seul il est en mesure de dominer. Mais sa victoire est précaire et il n'est pas à l'abri des diableries du signifiant. Que la bobine roule sous l'armoire, dévale l'escalier de l'appartement, soit envoyée par le carreau de la fenêtre, et le revoilà dans le dénuement originel de l'absence invincible à laquelle sans défense il est livré. Il faut chercher mieux. Que cette vieille bobine, finalement indomptable comme tout réel, reçoive un nouveau signifiant d'elle-même, signifiant au second degré de la mère toujours désirée, toujours attendue: «Fort — da» — «Plus là — là» ! Et le voila tranquille, assuré, maître de ce qui sera. A toute absence, il fait une suite qui l'efface. Maître des mots, il a vaincu la vicissitude des choses en leur trouvant un sens.

Tel serait — esquissé à très gros traits — le schème dernier ou premier de toute intention linguistique. Sauf à montrer encore que si tout discours est issu du désir déçu et contourné de quelqu'un et de quelque chose, l'a dominé en le mutant en présence possédée d'un sens, tout discours est aussi discours à un Autre, où le désir reparait.

### *Réplique du Prof. Ingarden*

M. De Waelhens m'a fait deux objections, premièrement contre ma thèse qu'un mot reste identique, si le son et la signification de cet mot restent les mêmes, parce qu'il y a des mots qui sont identiques malgré que leur son est différent, p. ex. «je vais» et «aller»; et deuxièmement contre ma distinction du mot<sub>1</sub> et mot<sub>2</sub>, parce que le mot<sub>1</sub> — à son avis — n'existe pas en vérité. Même dans le cas, en apparence le plus favorable, où on explique dans un vocabulaire la signification d'un mot, ce n'est pas le mot<sub>1</sub>, mais seulement le mot<sub>2</sub> qui figure ici, parce qu'il est lié avec un contexte et n'est pas isolé.

A mon avis le mot «je vais» et le mot «aller» sont en vérité deux

mots différents <sup>(1)</sup>. Le mot «aller» est un infinitif et, en conséquence, un nom, le mot «je vais» est un verbe défini. J'ai montré, il y a trente ans, dans mon livre *Das literarische Kunstwerk* qu'il existe une différence profonde entre ces deux sortes des mots (cf. § 15). Ce qu'ils ont de commun, c'est seulement leur contenu matériel, mais les autres facteurs essentiels de leur signification, aussi bien que leurs modes d'intentionnalité, sont tout à fait différents. Ce facteur commun est la cause du fait que ces mots appartiennent à une seule famille des mots qui sont traités dans la grammaire comme «un» mot, spécialement irrégulier. — Je regrette beaucoup que mon livre qui contient toutes les analyses et matériaux nécessaires pour cette question soit inconnu de M. De Waelhens. Il est plus déplorable que les diverses théories du mot de la linguistique générale semblent aussi être inconnues ici.

Le mot «aller» dans un vocabulaire qui explique sa signification est en fait un mot<sub>2</sub>. Mais — comme tous les mots-signaux dans le vocabulaire — il est le nom du mot<sub>1</sub> qui est son objet et qui par la définition donnée dans le vocabulaire est déterminé dans sa signification. Toute la science sur la langue (déterminée ou traitée en général) se sert des mots<sub>2</sub> ou des phrases<sub>2</sub> pour déterminer les éléments de cette langue, les éléments qui sont des objets particuliers des mots<sub>2</sub> correspondants. Cette situation et tous les faits que j'ai mentionnés dans ma communication confirment mon point de vue sur la différence entre le mot<sub>1</sub> et le mot<sub>2</sub> et — en conséquence — aussi la nécessité de distinguer toutes les formations linguistiques que j'ai nommées ici.

Les remarques de M. De Waelhens sur la langue et la situation de l'enfant sont très intéressantes, mais elles ne restent en aucune relation avec les thèses de ma communication.

M. Hyppolite a remarqué 1. qu'il est difficile de déterminer un mot par son son identique parce que ce son change extrêmement dans la prononciation concrète, et aussi dans l'écriture. Il pense à la fois qu'il est nécessaire de traiter le mot<sub>1</sub> comme une «norme» de mot<sub>2</sub> qu'on doit suivre dans le discours.

Il est sûr que la prononciation concrète d'un seul et même mot change considérablement dans des cas divers de son emploi. Mais premièrement on doit distinguer le matériel sonore concret (Laut-

(1) Cf. *Grammaire Larousse de XX<sup>e</sup> Siècle*, p. 295: «Aller présente une alternance de trois radicaux absolument différents. Ce verbe correspond à trois verbes latins/*vadere, ire*, et le bas latin *allare*, qui vient peut-être de *ambulare*.»

material) de la prononciation et le son typique du mot (Wortlaut) (cf. *Das literarische Kunstwerk* § 9). Et ensuite il faut remarquer que dans tous les cas où on prononce le mot un peu différemment de cette Gestalt typique on croit prononcer précisément cette Gestalt et nous croyons écouter cette Gestalt même. Si cette conscience disparaît ou si cette Gestalt typique n'est plus perceptible, nous ne pouvons plus reconnaître le mot en question et nous ne comprenons pas la parole d'autrui.

Il est possible d'accepter la thèse que le mot<sub>1</sub> est un «modèle» que nous avons à imiter dans la formation de mot<sub>2</sub> en notre discours concret, mais ce modèle est aussi un mot et non pas quelque chose d'autre. Il est en outre nécessaire de distinguer plusieurs sens de «modèle» ou «norme». Ce n'est que dans un sens bien déterminé qu'on peut accepter la proposition de M. Hyppolite. C'est le point de vue de Trubecki.

La remarque de M. Moreau constate des faits qui confirment mon point de vue. On donne dans un vocabulaire des noms des mots<sub>1</sub> qui ont «le même» son typique mais des significations différentes et qui constituent en conséquence de différents mots<sub>1</sub> et non pas un seul mot<sub>1</sub> identique.

Quant à la question de M. Ayer je réponds que la distinction du mot<sub>1</sub> et mot<sub>2</sub> et avec elle toutes les autres distinctions que j'ai mentionnées dans ma communication ont une portée bien déterminée et bien remarquable pour plusieurs problèmes philosophiques fondamentaux. Cela dépend d'ailleurs de la conception de la philosophie même que l'on accepte. Mais p.ex. pour une philosophie qui croit qu'il faut traiter tous les problèmes philosophiques par une analyse de la langue, comme le fait justement le «logical positivism» ou aussi la philosophie «analytique», toutes les distinctions faites par moi sont indispensables. Sans elles on ne saurait pas, en vérité, de quoi on parle et on ne pourrait pas bien vérifier ses thèses parce qu'on serait dans ce cas victime de diverses équivoques. Ce n'est que par acceptation des distinctions introduites par moi (ou des distinctions analogues) qu'on peut p.ex. d'un côté comprendre le point de vue que M. Ryle représente dans sa communication sur les «concepts» qui ne sont pas des «atomes» — c'est justement ce qui se réalise dans les paroles concrètes et aussi dans des unités concrètes de la langue et dans les œuvres littéraires — et de l'autre côté on peut aussi comprendre l'avis des opposants de M. Ryle qui veulent accepter l'existence des concepts isolés dans le sens logique. Notre distinction entre le mot<sub>1</sub> comme élément d'une langue déterminée et le mot<sub>2</sub> comme élément d'une unité concrète linguistique nous permet de voir

que ces deux points de vue ne sont pas contradictoires et peuvent être vrais à la fois. Si nous acceptons le mot<sub>1</sub> comme un élément d'une langue déterminée ou en général de la langue, un élément qui fut élaboré dans un processus compliqué de l'évolution d'une langue, aussi bien que dans le processus de la précision du sens des mots<sub>1</sub> par la science, nous commençons à comprendre, dans quelle région des objets il faut chercher la sphère de formes logiques. Cette distinction nous offre aussi la possibilité d'accepter les concepts au sens de la logique sans devoir les comprendre comme entités «idéales» au sens de Platon. — Nos distinctions permettent aussi d'expliquer les diverses conditions dans lesquelles les problèmes posés par M. Findlay peuvent être déterminés d'une façon plus précise et être résolus des différentes manières, tandis que sans ces distinctions son problème central n'est pas suffisamment déterminé. Finalement notre considération sur la signification d'un nom (que je n'ai que mentionnée dans ma communication) permet de préciser exactement les moyens linguistiques pour construire des propositions singulières, comme le voulait faire M. Ayer. Et il semble être sûr que M. Ayer traite son problème comme un problème strictement philosophique.

#### Intervention de Jean HYPPOLITE

Je trouve très suggestive la distinction que fait Monsieur Ingarden entre le mot<sub>1</sub> qui est unique (unité de sens et de son) et le mot<sub>2</sub> qui est variable et susceptible de se répéter sous des formes diverses. Hegel et Husserl avec l'étrange exemple du mot *lion* (étrange pour un philosophe) avaient donné les indications dans le même sens.

Je crois que l'identité à soi-même du mot<sub>1</sub> est surtout une identité normative. Nous visons dans tout langage concret un tableau de significations univoques. C'est cette visée du mot<sub>1</sub> à travers les mots<sub>2</sub> qui me paraît essentielle. C'est bien je crois ce que veut dire Monsieur Ingarden quand il parle d'une construction consciente d'un système linguistique. Il dit bien que le mot<sub>1</sub> est un produit dérivé et d'ordre supérieur. C'est ce que nous constituons à titre d'idéal lexical.

Mais ce qui est dit ici des mots peut-il s'étendre aux liaisons grammaticales, à la syntaxe ?